

ANTHROPEN

Le dictionnaire francophone d'anthropologie ancré dans le contemporain

ANTHROPOLOGIE RUSSE

Sokolovskiy, Sergey

Institut d'ethnologie et d'anthropologie, Académie des sciences de Russie

Date de publication : 2026-02-04

DOI : <https://doi.org/10.47854/e3frdr95>

[Voir d'autres entrées dans le dictionnaire](#)

En Russie, l'anthropologie (qui s'est également appelée au cours de son histoire *ethnographie* et/ou *ethnologie*), en tant que collectionnement systématique de l'information sur les cultures et les sociétés des différents peuples de l'empire, a entamé sa lente institutionnalisation il y a près de trois siècles, dans les années 1730, et elle est donc antérieure d'un demi-siècle aux autres traditions européennes de la recherche savante. Le premier musée d'ethnographie (la *Kunstkamera* à Saint-Petersbourg) avait été fondé en 1714, tandis que le Musée du Japon de la SieboldHuis, à Leyde, ne fut fondé qu'en 1837 et le Musée d'ethnographie de Paris qu'en 1879 (Vermeulen 2015 : 426). Cependant, l'institutionnalisation de l'ethnographie en tant que discipline académique distincte remonte à 1845, lorsque Karl von Baer (1792-1876) dirigeait la faculté de statistique et d'ethnographie créée dans le cadre de la Société géographique impériale de Russie. Une revue dédiée, *Etnograficeskoe obozrenie* [Revue d'ethnographie], fut créée en 1889 – et est toujours publiée aujourd'hui (<https://eo.iea.ras.ru>). Les collections de folklore et d'artefacts de culture matérielle ne tardèrent pas à se voir adjoindre des collections et des études biologiques (principalement de craniologie), réalisées en particulier par les érudits de la Société impériale des amateurs de sciences naturelles, d'anthropologie et d'ethnographie, constituée à l'Université de Moscou en 1863 (Mogilner 2013). Ces premières spécialisations au sein de l'anthropologie russe (culture matérielle, études du folklore et recherches sur la diversité biologique humaine) se poursuivent aujourd'hui, s'adaptant aux défis institutionnels et technologiques actuels et nouant des relations assez fragiles avec l'anthropologie socioculturelle russe, ses nouveaux tournants et ses nouvelles tendances.

Au cours du XX^e siècle, l'ethnologie russe, que l'on considérait à l'origine comme faisant partie des sciences naturelles (et dont l'enseignement universitaire, par conséquent, se donnait dans les facultés de géographie), et qui se focalisait sur l'ethnogenèse des divers groupes ethniques et l'histoire de leurs peuplements et de leurs migrations, est progressivement devenue (de pair avec l'archéologie) une « sous-discipline » de l'histoire, ce qui a par conséquent fait passer son identité

ISSN : 2561-5807, Anthropen, Université Laval, 2021. Ceci est un texte en libre accès diffusé sous la licence CC-BY-NC-ND, <https://creativecommons.org/licenses/by-nc-nd/4.0/>

Citer cette entrée : Sokolovskiy, Sergey, 2026, « Anthropologie russe », *Anthropen*.
<https://doi.org/10.47854/e3frdr95>

institutionnelle de la discipline de la géographie à celle de l'histoire (et des sciences naturelles aux sciences humaines), et l'a fait entrer dans les cursus des facultés d'histoire (voir Bertrand 2002). Le caractère centralisé de la recherche universitaire soviétique et la rareté des institutions d'ethnographie sont en grande partie à l'origine des déplacements réguliers et synchronisés des centres d'intérêt et des sujets d'études de la discipline, puisqu'une critique du Parti communiste ou un changement de direction dans l'une de ses principales institutions inaugurerait toujours une série de réformes, ces dernières transformant profondément les objets thématiques de la discipline tous les vingt ou vingt-cinq ans, tout au long de son existence, depuis les premières années du régime des Soviets jusqu'à la perestroïka de la fin des années 1980 et du début des années 1990. La réforme de l'enseignement des années 1990, qui fit entrer l'anthropologie socioculturelle dans plusieurs facultés de sociologie ou dans des facultés spécialisées distinctes (dans le cas de l'Université européenne de Saint-Pétersbourg et de l'Université d'État des sciences humaines de Russie à Moscou), a grandement contribué à la diversification de l'enseignement de l'anthropologie dans le pays, mais a creusé encore davantage le fossé entre ce qui était perçu comme « l'ethnologie conservatrice » et l'anthropologie socioculturelle aux préoccupations « progressistes ». On peut actuellement parler, dans le cas de la Russie, de deux disciplines ayant des agendas de recherches différents et des vues divergentes sur de nombreuses questions, en particulier pour ce qui est de savoir ce qui constitue un sujet de recherche approprié et des interrogations de recherche légitimes. Ces disciplines sont, d'une part, l'ethnologie conservatrice, avec sa longue histoire entamée au XVIII^e siècle, et d'autre part, la bien plus récente et novatrice anthropologie sociale et culturelle, introduite dans les programmes d'enseignement et de recherches universitaires à la fin des années 1990 seulement. Cette notice porte sur l'anthropologie, et non l'ethnologie ; nous ne mentionnerons cette dernière que relativement à son adversaire disciplinaire, car les deux revendiquent souvent les mêmes institutions et ressources.

La tendance à la diversification des programmes de recherche avait été précédée par une vague bien plus ancienne de différenciation de la recherche à la fin des années 1960, qui s'est poursuivie durant toutes les années 1970 jusqu'au milieu des années 1980, époque où un certain nombre de sous-disciplines hybrides furent érigées en départements de recherche à l'Institut d'ethnographie (qui faisait partie de l'Académie des sciences de l'URSS), aujourd'hui Institut d'ethnologie et d'anthropologie, principale institution de coordination de la recherche ethnographique dans tout le pays et qui comptait un certain nombre de divisions, y compris celle de Leningrad, la fameuse *Kunstkamera*. Cette période vit apparaître un certain nombre de champs de recherche spécialisés, tels que la sociologie des groupes ethniques (*etnosotsiologia*), l'écologie ethnique, et la psychologie ethnique qui se basait sur une vision particulière des groupes ethniques et qui en vint à être connue comme la théorie soviétique de l'ethnos (voir Banks 1996 : 17-23 ; Bromley et Kozlov 1989 ; *Cahiers du monde russe et soviétique* 1990 : 183-191, 205-212).

Cependant, toute la période allant du milieu des années 1960 jusqu'à la fin des années 1990 s'est passée, dans le cas de l'*ethnologie* en Russie, en discussions (qui semblent aujourd'hui assez vaines) au sujet des diverses définitions des groupes ethniques, de l'ethnicité et de l'identité ethnique. La nouvelle tendance consistant à émettre des prédictions sur ce que l'on appelait le « développement ethnique » et les trajectoires des « relations interethniques » au moyen d'études détaillées des

« processus ethniques » n'eut que des résultats très modestes. Le concept prééminent de l'*ethnos*, selon l'idée qu'en avait le directeur d'alors de l'Institut d'ethnographie, Yulian Bromley (entre 1966 et 1989), demeurait exclusivement typologique et descriptif. Se basant sur des études précédentes de l'ethnogenèse de diverses communautés ethniques, de leur formation et de leur disparition pour cause de mélange ou de division, Bromley s'efforçait de classer la mosaïque historique des processus d'identification, et il consacra de grands efforts à l'élaboration d'une terminologie qui attribuait un terme distinct à chaque type d'unification ou de subdivision de ces communautés. Ce procédé, resté très abstrait, s'avéra encore plus éloigné de la réalité que les concepts ethnogénétiques qui l'avaient précédé et qui se basaient sur la synthèse des données archéologiques, linguistiques et des études culturelles dans leurs aspects matériels et immatériels. Les modèles de relations interethniques de Bromley (1974) étaient dépourvus de capacités prédictives et ne pouvaient pas servir à générer de nouvelles hypothèses. Néanmoins, comparativement par exemple à la « théorie de la nation » des historiens et philosophes marxistes de l'époque, ces modèles étaient perçus par ses contemporains comme « plus académiques », c'est-à-dire « plus libres » en termes de contrôle idéologique. Cette perception se fondait sur ce que nous avons déjà noté au sujet de l'opposition ou du conflit entre les deux idéologies opérant dans les disciplines savantes – la première étant en accord avec les normes de l'objectivité de la recherche et la vérité, et la seconde, l'idéologie communiste, se conformant aux exigences de l'opportunisme politique et du dogme marxiste. La « théorie de l'*ethnos* », théorie concurrente élaborée par Lev Gumilev, qui se fondait sur une interprétation originale de la recherche ethnogénétique, s'avéra très spéculative, précisément en raison des efforts de son auteur de rendre ce concept prédictif (Laruelle 2000). Les influences cosmiques (les cycles d'activité solaire) étaient pour Gumilev des causalités qui influençaient sur la formation, l'expansion et le déclin des communautés ethniques ; il déterminait des exemples circonstanciés, mais la concordance de ceux-ci avec les données réelles a été réfutée par les archéologues, les historiens, les climatologues, les géologues et les astrophysiciens. Les deux concepts de l'*ethnos* (selon la graphie russe), celui de Bromley et celui de Gumilev, ne parvinrent donc pas à atteindre le statut de paradigme au sens que lui donnait Thomas Kuhn. Le premier représentait en quelque sorte un quasi-paradigme, puisque, depuis le milieu des années 1980, il bénéficiait du soutien d'une grande partie de la communauté disciplinaire, aussi pouvait-on à son sujet parler de consensus, ou d'une position solide lui permettant critiques et développements complémentaires. Mais deux facteurs l'ont empêché d'atteindre ce statut de paradigme : 1) ses origines, associées à l'idée populiste du sauvetage des cultures et des peuples « en voie de disparition » (l'anthropologie de sauvetage) qui, dans les années 1960 et 1970, sous l'influence de l'approche des systèmes et de la cybernétique, se transforma en principe d'entropie négative préservant la diversité au nom de la stabilité sociale ; et 2) sa proximité avec le schéma marxiste du développement social étape-par-étape (le passage progressif « de la tribu à la nation ») qui rendait les communautés ethniques otages des projets politiques consistant à faire des groupes ethniques « arriérés » des groupes « progressistes ». Le concept de l'*ethnos* de Gumilev, quant à lui, avait été déconsidéré aux yeux de la communauté savante en raison de sa nature purement spéculative (on peut tout à fait le considérer comme un pseudo-paradigme), de même qu'aux yeux de nombreux politiciens, en raison de la facilité avec laquelle il s'adaptait aux grands récits nationalistes locaux, mettant l'accent sur la *passionnarité* (*passionarnost*, le terme qu'il

avait forgé pour décrire le niveau d'énergie agentive d'un *etnos*), et à la supériorité des élites nationales qui recouraient à ce concept comme ressource politique. Par conséquent, durant cette période, l'ethnologie en Russie s'est trouvée l'otage de deux idéologies politiques adverses et des discours qui les servaient – l'idéologie *impériale*, avec son idée d'unification de la population au sein des frontières politiques de l'État, et les idéologies nationalistes locales avec leurs idées de primauté, d'ancienneté, de *passionnarité* et de supériorité de chaque groupe ethnique sur ses voisins. Au début des années 1990, avec l'institutionnalisation de telles sous-disciplines « prédéterminées » de l'ethnologie telles que les « études des conflits ethniques » (*etnokontfliktologiya*, sorte d'anthropologie politique appliquée se concentrant sur l'étude des « conflits de groupes interethniques ») ou les études ethnologiques du genre (se focalisant sur l'intersection des identités de genre et ethniques), le nombre de disciplines hybrides voisines de l'ethnologie a doublé. Au cours de la même période, des spécialisations de recherche de l'anthropologie bien établies au niveau international – anthropologie urbaine, visuelle, juridique, médicale et économique – ont été soit revivifiées et réinstitutionnalisées, soit entièrement recréées.

Au début des années 2000, la communauté des anthropologues russes s'est officieusement scindée en deux traditions de recherche principales ayant leurs propres centres de recherche spécialisés, différents ensembles de revues, ainsi que ce que l'on pourrait qualifier, faute de terme plus juste, d'*économies morales distinctes* : un grand groupe d'universitaires spécialisés dans le folklore de différents groupes, pas nécessairement ethniques (par exemple, sous-groupes culturels de citoyens, de corps de métiers, de jeunes) ; et un autre qui continuait à privilégier les études des aspects sociopolitiques de l'ethnicité et des processus d'identification ethnique. Ces orientations ont été si prédominantes que même dans des champs n'étant pas directement concernés par ces deux traditions de recherche, tels que l'anthropologie médicale, ses praticiens devaient choisir entre l'étude de la culture traditionnelle et du folklore (savoir médical populaire et pratiques culturelles) d'un côté, ou les études comparatives des systèmes médicaux « ethniques » de l'autre. Ce n'est que progressivement, avec les avancées de l'anthropologie sociale dans le pays, que les sujets d'étude des professions médicales contemporaines et les questions plus générales de santé et de maladie ont fini par être considérés comme « adéquats », pour les anthropologues médicaux russes. Cependant, sa discipline voisine, l'anthropologie médico-légale, en vertu du fait qu'elle appartient à l'anthropologie biologique, n'a pas été soumise à un tel choix idéologique, et l'école russe de sculpture médico-légale (les reconstitutions de visages d'après les crânes), sous la direction de Mikhail Gerasimov, ont eu une influence durable sur des recherches semblables dans le monde entier.

La scission entre les études des rituels et du folklore ethniques d'un côté, et l'anthropologie politique de l'autre, découlant principalement, dans le cas russe, des relations interethniques, s'est à nouveau produite dans les spécialisations comparatives entre différentes zones (études régionales). Les institutions de recherche russes ayant des spécialisations régionales, comme par exemple les Instituts d'études orientales et l'Institut d'Afrique, emploient des anthropologues en plus d'économistes et de chercheurs en sciences politiques. Les études ethnographiques comparatives portant sur diverses régions, dont les études orientales, africaines, sibériennes, celles sur la région de la Volga, de l'Asie centrale, du Caucase et d'autres régions du monde, comptent parmi les plus anciennes

spécialisations de l'ethnologie russe. Elles constituent le cœur traditionnel et historique de l'ethnologie en tant que discipline scientifique. En Russie, tous les centres universitaires de pointe et les principaux musées ethnographiques, qui comptent un nombre important d'anthropologues (l'Institut d'ethnologie et d'anthropologie de l'Académie des sciences de Russie, la *Kunstkamera* ainsi que le Musée de l'ethnographie russe de Saint-Pétersbourg) ont un certain nombre de départements spécialisés dans des régions de recherche spécifiques. Les spécialisations régionales conservent un riche potentiel d'innovation au moyen de la documentation, de l'analyse et de la compréhension des changements intempestifs dans les cultures et les sociétés qui se déroulent actuellement dans diverses régions du monde.

La tension entre l'anthropologie socioculturelle et l'ethnologie conserve une puissante influence sur l'enseignement de l'anthropologie. Les facultés des universités de Saint-Pétersbourg et de Moscou (et récemment également la *Kunstkamera* avec sa nouvelle politique de redynamisation de la formation ethnologique dans les études de troisième cycle) maintiennent une orientation tout à fait conservatrice en formant des spécialistes de la culture matérielle aussi bien que des relations interethniques (ces dernières étant une survivance des études des « politiques des nationalités » de l'époque soviétique), tandis qu'à l'Université européenne de Saint-Pétersbourg se trouve le centre principal d'enseignement de l'anthropologie sociale au troisième cycle et de recherche en anthropologie sociale. Le *think tank* universitaire de recherche anthropologique fondamentale et appliquée, l'Institut d'ethnologie et d'anthropologie de l'Académie des sciences de Russie, se divise de la même façon : son conseil des thèses accepte des travaux de doctorat tant en anthropologie socioculturelle qu'en ethnologie, mais sa direction actuelle semble incliner vers la tendance conservatrice (surtout anti-occidentale), en privilégiant les programmes de recherche en études ethnologiques bien plus que les programmes plus libéraux d'anthropologie socioculturelle. Il existe beaucoup d'exemples de ces observations. Si l'on examine la liste des sessions des seize congrès anthropologiques en Russie sur une période de plus de trente ans, les tensions et la scission entre les préoccupations ethnologiques fortement datées et les programmes et les sujets de recherche actuels de la recherche socio-anthropologique internationale apparaissent très clairement.

Pour ce qui est des publications, les choix pour les anthropologues socioculturels et les ethnologues sont également différents. Trois revues anthropologiques principales, *Etnograficheskoe Obozrenie*, *Antropologicheskii Forum* et *Siberian Historical Studies*, publient régulièrement des articles sur différents sujets d'anthropologie socioculturelle, tandis que des revues telles que *Kunstkamera*, *Etnografia*, *Antropologicheskii vestnik*, *Anthropologies* et *Vestnik rossiiskoi natsii* se spécialisent dans des publications ethnologiques et de politiques des nationalités. La revue *Sotsiologia i sotsial'naia antropologia* [Sociologie et Anthropologie sociale], malgré son titre, n'a publié, en de nombreuses années, que très peu d'articles en anthropologie sociale. Les deux premières revues que nous avons mentionnées ci-dessus en anthropologie socioculturelle jouent un rôle important dans la mise en valeur d'une recherche anthropologique d'avant-garde. La revue trimestrielle *Antropologicheskii Forum* publie également, sous le nom de *Forum for Anthropology and Culture*, deux volumes en anglais par an. Fondée en 2004, elle a publié 66 volumes en russe et 20 en anglais. Depuis le début des années 2000, tous les numéros de la vieille revue emblématique de l'anthropologie, *Etnograficheskoe Obozrenie*, comportent une section thématique dont les articles portent sur des sujets

moins examinés ou plus rares dans les traditions de recherche nationales, tels que les études anthropologiques de la pauvreté, du cannibalisme, du vol, des atmosphères affectives, de la nouvelle matérialité et des objets évocateurs, de l'anthropologie des médias, du patrimoine culturel et du trauma social, etc. Cependant les deux revues publient également des articles sur des sujets ethnologiques traditionnels, ainsi que quelques articles sur la bio-anthropologie et l'histoire ethnique.

La situation politique actuelle, qui induit une moindre coopération internationale dans les recherches, a joué sur l'équilibre entre la recherche anthropologique socioculturelle et l'ethnologie plus conservatrice et traditionnelle, la balance penchant vers un agenda plus conservateur. Cependant, la génération la plus jeune opte pour des études d'avant-garde sur des sujets tels que l'IA, l'interface entre corps et nouvelles technologies, les études médiatiques, etc., et il est réaliste de penser que ces nouvelles orientations porteront leurs fruits. En même temps, à travers tout le pays, les universités locales, surtout celles des républiques, adhèrent à des programmes plus nationalistes dans les formations en ethnologie, et privilégient les études plus habituelles de la culture des ethnies locales.

Références

- Banks, M., 1996, *Ethnicity: Anthropological Constructions*, Londres, Routledge.
- Bertrand, F., 2002, *L'anthropologie soviétique des années 1920-1930. Configuration d'une rupture*, Bordeaux, Presses universitaires de Bordeaux.
- Bromley, Y., 1974, « The term ethnos and its definition », in Y. Bromley (dir.), *Soviet Ethnology and Anthropology Today*, s.l., De Gruyter-Mouton : 55-72.
- Bromley, J. et V. Kozlov, 1989, « The theory of ethnos and ethnic processes in soviet social sciences », *Comparative Studies in Society and History*, 31 (3) : 425-438, <https://doi.org/10.1017/S001041750001598X>
- Cahiers du monde russe et soviétique*, 1990, numéro thématique « Regards sur l'anthropologie soviétique », XXXI (2-3), Éditions de l'EHESS, https://www.persee.fr/issue/cmr_0008-0160_1990_num_31_2
- Laruelle, M., 2000, « Lev Nikolaevič Gumilev (1912-1992) : biologisme et eurasisme dans la pensée russe », *Revue des études slaves*, 72 (1-2) : 163-189, https://www.persee.fr/doc/slave_0080-2557_2000_num_72_1_6650
- Mogilner, M., 2013, *Homo Imperii: The History of Physical Anthropology in Russia*, Lincoln, University of Nebraska Press.
- Vermeulen, H., 2015, *Before Boas: The Genesis of Ethnography and Ethnology in the German Enlightenment*, Lincoln, University of Nebraska Press.